



L'adieu à Safia

Behja Traversac

Je n'ai pas pu être là ! C'est si triste. Et je n'ai pas pu souvent être là alors qu'elle était encore là ! C'est une démesure de la tristesse. Un tel chagrin ! C'était ma sœur de cœur, ma sœur de connivence, ma sœur de compréhension, ma sœur d'intelligence. C'était ma soeur-reine qui ne ressemblait à aucune des autres, qu'aucune autre ne pourra remplacer. Je me souviens d'elle, c'était il y a longtemps, dans une autre vie, dans un monde dont elle a emporté la mémoire, je me souviens d'elle, jouant avec les tissus pour nous confectionner, à son goût, des robes pour l'Aïd et choisissant dans le panier de Carmen, la gitane qui venait à domicile, les rubans de tafta dont elle nous parait les cheveux ; je me souviens d'elle aussi dressant la table de cérémonie quand il y avait un événement important : elle accordait la couleur des fleurs à la couleur des nappes et de la vaisselle avec le soin qu'on porte à peindre un tableau. Elle mettait toujours quelque chose de son âme dans ce qu'elle faisait. Je me souviens que c'est dans sa bouche que j'ai entendu pour la première fois le nom de Victor Hugo et de Pierre Loti ; elle avait des livres dans sa chambre ! Et elle me dit un jour, presque confidentiellement « j'aimerais tellement écrire un roman comme "Azyadé" » ; à l'époque ça devait être ce que lisaient

les filles. Ces noms constituaient pour moi un véritable halo d'indéchiffrables mystères et je pressentais qu'ils renfermaient pour elle la magie d'un rêve plus grand que notre maison, plus grand que la ville, plus grand que ce qu'on projetait pour elle. Quand j'ai appris à lire, à lire des livres, j'ai d'abord été faire connaissance avec Victor Hugo et Pierre Loti.

Je sais que cette femme avait contesté très tôt la logique de sa société ; une société qui laminait les femmes et les faibles. Je sais qu'en d'autres circonstances, elle aurait pu être une femme politique, une femme de lettres, une militante. Elle a été tout cela en réalité, dans sa tête. Dans l'étroitesse de l'espace d'expression qui lui était attribué, elle n'a pas pu donner sa mesure publiquement parce que son histoire, comme celle des femmes de sa génération, n'ouvrait pas ces portes là. Rien n'a été à hauteur de sa hauteur. Elle a vécu sans cesse dans une quête permanente, poignante, mais hélas vaine, de ce désir d'une autre vie dont elle esquissait les contours comme on sculpte un objet d'art. Voilà ce qui rend ma tristesse sans mesure : savoir que toujours le rêve se dérobaît.

Pourtant, qu'on l'aimât ou qu'on la détestât, elle suscitait l'admiration et toujours le respect. Elle réussit une chose immense : ses enfants. Elle leur a transmis quelque chose de sa droiture, de son exigence envers elle-même, elle a fait d'eux ce qu'ils sont et j'aime tant ce qu'ils sont. Il leur faudra consentir à la séparation, vivre sans cette présence vibrante qui a tant résonné dans leurs vies.

Et moi, il me faudra *admettre* de nouveau qu'il y a des absences infinies.